



Pourquoi Socle ?

En un temps où les repères au sein des sociétés humaines s'estompent ou semblent voler en éclats, chacun s'accorde à reconnaître qu'il « faut recréer du lien social ».

Mais un tel impératif ne se décrète pas. Il naît du vécu et du réel, il s'affermi au fil du temps, au cœur de sociétés tout à la fois ouvertes sur le monde et ancrées dans leurs territoires. En ce sens, cette vertu (au sens romain de vertu) qu'est la confiance s'impose en douceur, en tous temps et en tous lieux, comme le socle du bien commun.

C'est pour y réfléchir avec vous, mois après mois, que nous engageons ici, avec des experts venant de tous les horizons, une réflexion de fond sur la crise de confiance que nous traversons.

Car pour que société puisse rimer avec liberté, il faut un socle solide qui se nomme confiance, qualité décidément éternelle et universelle.

Gens de
Confiance



©Géraldine Aresteanu

Philippe Dewost : À l'ère des technologies numériques, la confiance transitive fondée sur l'humain pourrait permettre des décisions rapides et qualitatives

Avec plus de 25 ans d'expérience dans les technologies numériques, Philippe Dewost en est l'un des pionniers français. Ancien élève de l'ENS Ulm, ingénieur du Corps des mines, il a d'abord cofondé Wanadoo puis exercé des fonctions de direction tant dans des start-up ou des grands groupes que dans la sphère publique. Cette expérience

multiforme a nourri chez lui une vision très approfondie de la révolution numérique. Il transmet aujourd'hui cette réflexion aux étudiants de l'EPITA, l'École pour l'informatique et les techniques avancées dont il a pris la direction en octobre 2021. Il a également publié en février *De mémoire vive – Une histoire de l'aventure numérique aux éditions Première Partie*. Dans cet entretien, il revient sur les ruptures sociétales provoquées par les récentes innovations technologiques et leur impact en matière de confiance.

Vous venez de publier *De mémoire vive – Une histoire de l'aventure numérique* (Éditions Première Partie, février 2022). Pourquoi un tel ouvrage ? Quels sont les changements qui vous ont le plus marqué ?

Il manquait jusqu'à présent des études générales sur la révolution numérique. Les humanités sur ce sujet restent encore trop peu développées, qu'il s'agisse d'une approche historique, philosophique ou anthropologique. Avec près de 25 ans d'expérience dans les technologies numériques et à force d'interventions sur le sujet, j'ai fini par me lancer dans la rédaction de cet ouvrage pour relater l'histoire de cette aventure numérique.

Trois grands moments peuvent s'observer au cours de ce temps. Le premier est sans conteste l'apparition et la généralisation d'Internet à une vitesse insoupçonnée à l'époque. Internet est venu menacer le monopole des médias diffusés. Il a complètement décentralisé les communications. Évidemment, le meilleur comme le pire peuvent coexister. Mais si parmi des milliers de pages personnelles au contenu plus ou moins intéressant se trouvent des pépites d'érudition, qui

permettent à des experts d'entrer en relation alors qu'ils n'en auraient jamais eu l'occasion auparavant, c'est une occasion magnifique d'approfondir encore le champ de la connaissance et de la recherche. Internet a d'ailleurs permis l'avènement de Wikipédia, l'une des inventions les plus colossales de notre époque.

La seconde rupture se produit aux alentours de 2007 avec l'irruption massive du smartphone, qui modifie considérablement et très rapidement le paysage numérique. En moins de deux ans, Android a gagné plus d'un milliard d'utilisateurs. Un continent comme l'Afrique, alors largement sous-équipé en matériel informatique, est passé directement au smartphone. Ce dernier, en démultipliant la possibilité pour quiconque d'accéder à une information utile, a déverrouillé des usages, jusqu'à s'immiscer dans d'infimes moments de nos existences.

La troisième rupture est d'ordre financier et politique, encore difficilement datable avec précision mais survenant après la crise de 2008. D'une part, la surproduction

de liquidités a entraîné une succession de levées de fonds records. D'autre part, le développement du bitcoin a permis le transfert de valeur sur Internet, ce qui constitue une opportunité politique notoire et un levier de souveraineté – la souveraineté numérique a d'ailleurs été régulièrement évoquée. Le problème demeure d'avoir la maîtrise de ces sujets, ce qui est hélas peu le cas en Europe. Les simples exemples de la pénurie de semi-conducteurs – essentiellement produits à Taiwan – à la suite de la crise sanitaire, ou le fait qu'après le piratage de ViaSat, privant l'Ukraine de connexions Internet par satellite, ce soit Elon Musk qui propose une solution, montrent à quel point ces préoccupations sont longtemps restées dans l'angle mort des dirigeants européens.

Comme vous le montrez, l'irruption du numérique a bouleversé le fonctionnement de nos sociétés. Comment la confiance se décline-t-elle dans un monde qui se veut de plus en plus virtuel ?

Il me semble que la communication écrite ou audiovisuelle passant par Internet – que ce soit via le courrier électronique, les diverses messageries, les appels en visioconférence, etc. – permet de renforcer et de rendre plus qualitatif le lien et la confiance entre les personnes lorsqu'elles se retrouvent physiquement. Les confinements nous

La confiance que nous inspire quelqu'un passe par une appréhension complète de sa personne, cette connaissance se fondant dans le réel

ont encore davantage prouvé son utilité ! Ma génération est celle qui a pu renouer avec d'anciens camarades grâce au déploiement des réseaux sociaux ;

les jeunes générations d'aujourd'hui maintiennent au contraire ce lien en permanence. Le virtuel peut donc venir en renforcement du physique, et prolonger ce lien, notamment dans la durée.

En revanche, s'il ne s'agit que de relations rendues possibles par l'intermédiaire des machines, il en va tout autrement. Nous ne pouvons connaître que de manière limitée une personne « rencontrée » uniquement par écrans interposés, ne serait-ce que parce que seuls deux de nos sens sont alors sollicités, la vue et l'ouïe – une vue d'ailleurs réduite à deux dimensions. Or la confiance que nous inspire quelqu'un passe nécessairement par une appréhension plus complète de sa personne, cette connaissance se fondant dans le réel. De telles relations n'auront pas la même profondeur que des relations construites avec un lien physique. En outre, des « amitiés » développées virtuellement, sur les réseaux sociaux par exemple, mettent en scène, la plupart du temps, des avatars plutôt que des personnes réelles – même si elles se présentent

sous leur nom propre, avec leur photo, etc. L'utilisateur projette une image de lui-même, peut-être inconsciemment, et biaise de fait la relation.

Comment voyez-vous l'évolution des réseaux sociaux, acteurs majeurs de notre monde ?

Tous les pronostics en matière de technologies numériques se révèlent généralement erronés ! On ne peut que constater les évolutions déjà connues par les réseaux sociaux. Ceux de la première vague étaient à vocation très universelle et généraliste. Facebook s'adressait au grand public – il est devenu aujourd'hui très générationnel, les plus jeunes ne le fréquentent pas. LinkedIn se veut le réseau professionnel par excellence. Mais les jeunes générations se sont déjà emparées d'autres réseaux. Instagram est à la charnière de cette première vague, devenu, d'un réseau de publication de contenus, un outil d'influence des modes de consommation. WhatsApp n'est pas exactement un réseau social mais un outil très efficace pour créer des communautés, parfois finalisées par un objet (un voyage, un anniversaire, etc.). Snapchat plaît beaucoup aux enfants ; la diffusion de contenus éphémères pouvait s'entendre, mais je reste plus dubitatif sur la finalité de cet outil depuis l'abandon de cette dimension éphémère. Quant à TikTok et à sa vocation de publication de micro-contenus, des similitudes pourraient presque l'apparenter à Twitter. Tous ces réseaux se sont récemment dotés de messageries – une telle profusion de canaux compliquant parfois la communication. De manière générale, ils sont des outils de diffusion de savoirs et d'informations, mais dont les contenus se retrouvent immédiatement noyés dans le bruit. La curation de contenu devient donc une nécessité pour extraire l'information véridique et utile, et l'exploiter.

Deux phénomènes contradictoires peuvent encore s'observer. La vocation première des réseaux reste de faciliter la communication : Facebook est avant tout une plateforme d'organisation de groupes dotée de multiples fonctionnalités, WhatsApp un outil de synchronisation, LinkedIn une plateforme d'organisation professionnelle, etc. Mais à cette aspiration à la facilitation s'est substituée l'émergence d'un comportement : la tentation de l'auto-référence. Tout le monde n'y succombe pas, fort heureusement, mais nombreux sont les utilisateurs qui n'usent des réseaux que pour parler d'eux, le summum étant la publication de « *selfie* ». Une forme de retenue sociale a clairement disparu. Cette rupture s'est probablement opérée vers la fin des années 1990, peut-être lorsque la télévision est devenue son propre sujet, débattant de ses propres audiences.

Entretien avec Philippe Dewost

Au contraire de l'anonymat, Gens de Confiance se fonde sur la logique du parrainage. Cela pourrait-il se développer dans l'univers des réseaux sociaux ?

Facebook s'est au départ lancé avec un objectif de vérification des identités, contrairement aux plateformes d'alors autorisant le pseudonyme. Néanmoins le système a été contourné par beaucoup d'utilisateurs. Dans le cas de Gens de Confiance, le but recherché me semble complètement différent, avec un système autoporteur. Le parrainage est au cœur du système et permet la croissance par agrégation de grappes, avec des ponts les reliant les unes aux autres. La valeur d'usage de ce fonctionnement est évidente pour les transactions qui nécessitent effectivement de la confiance : services à la personne, locations de vacances, dons, etc., et, globalement, tout ce qui s'effectue dans un but non lucratif visant le bien commun.

Je crois beaucoup à la confiance transitive. Lorsque nous sommes face à une question difficile, avec une décision devant être prise rapidement, il existe toujours le réflexe de déléguer la réponse à un panel d'experts. Mais, outre le peu de rapidité de cette solution, la décision se fondera alors sur la moyenne

des opinions de chacun. Si, au contraire, nous nous tournons vers une personne de notre connaissance, en qui nous avons confiance, et qui nous paraît la plus au fait du sujet, nous la responsabilisons dans sa réponse. Soit elle sera en mesure de nous aider directement et répondra de manière engagée, soit elle pourra nous recommander à quelqu'un d'autre lui paraissant plus compétent et à qui elle accorde sa confiance. Cette confiance transitive permet donc une décision plus rapide et plus qualitative. Lorsque nous naviguons en pleine incertitude, il est extrêmement gratifiant pour les deux parties de recourir à cette méthode, car nous n'interrogeons pas un consensus, mais une personne, qui engage sa responsabilité sur la base de la confiance.

Même si cette chaîne de la confiance peut perdre en efficacité à partir du troisième ou quatrième maillon, il est certain que pour construire des ponts entre différentes communautés ou cultures, il faut avant tout renforcer le lien de confiance entre les individus. La qualité de la relation interpersonnelle est fondamentale. La réussite d'un tel projet est une alchimie entre un lien très qualitatif et une très grande ouverture. ■

REPÈRES

Philippe Dewost



©Géraldine Aristeo

Né en 1968, Philippe Dewost est un ancien élève de l'ENS Ulm, ingénieur du Corps des mines et du Corps des télécommunications, et titulaire d'un MBA du Collège des Ingénieurs. Cofondateur de Wanadoo, il porte le projet au sein de France Telecom de 1995 à 1999. Sa carrière se poursuit avec des postes de direction dans des start-up françaises ou anglaises, puis chez Orange en tant que directeur de la Business Unit « Équipements domestiques » de 2003 à 2006. CEO de la start-up britannique Imsense de 2009 à 2010, il la revend à Apple. Il rejoint ensuite la sphère publique et pilote, de 2011 à 2017, le volet numérique du Programme d'Investissements d'Avenir à la Caisse des Dépôts (4,25 milliards d'euros). Dans ce cadre, il est l'auteur du rapport de la CDC intitulé « Les "Quartiers numériques" », remis au ministre délégué à l'Économie numérique – rapport à l'initiative du lancement de la French Tech. Pour le compte de la CDC, il a également lancé LaBChain, l'un des principaux consortiums d'exploration et de recherche sur les technologies Blockchain en Europe. Plus récemment, il a dirigé le programme d'innovation et de transformation du groupe Vinci. Depuis octobre 2021, Philippe Dewost est directeur de l'EPITA (École pour l'informatique et les techniques avancées). Outre ses activités de conseil et d'investissement, il est également président d'honneur du CHECy (Centre des Hautes Études du Cyberspace) depuis 2014. Conférencier, il vient de publier *De mémoire vive – Une histoire de l'aventure numérique* (Première Partie, février 2022).

Philippe Dewost: "In the digital age of technology, trust between humans could enable rapid and qualitative decision making"

Philippe Dewost, with over 25 years of experience in digital technology, is one of the French pioneers in this realm. A graduate of ENS Ulm and an engineer from the Corps des Mines, he co-founded Wanadoo then held management positions in start-ups and large corporations, as well as the public sector. His varied and multifaceted experience has given him great insight into the digital revolution, and he is now

imparting his knowledge to students at EPITA, the School of Engineering and Computer Science, which he has been heading since October of 2021. This past February, Dewost's book De mémoire vive - Une histoire de l'aventure numérique was published by Première Partie. In this interview, Dewost discusses societal ruptures caused by recent technological innovations and their impact on confidence and trust.

EXTRAITS & RÉFÉRENCES

Concilier technologie et humanisme

Par son livre De mémoire vive, Philippe Dewost met en lumière la nécessité de développer les « humanités numériques ». Au cours de notre entretien, il est revenu sur ce sujet, ainsi que sur le devoir pédagogique qu'il s'est fixé en prenant en octobre 2021 la direction de l'EPITA – École pour l'informatique et les techniques avancées.

Comprendre le passé pour construire l'avenir

« Les humanités numériques sont effectivement un sujet très peu traité en France. La première raison en est certainement d'ordre culturel, avec une approche traditionnelle plus portée vers la théorie que vers la pratique, et d'ordre historique, remontant à la Seconde Guerre mondiale. Toute la bataille sur le chiffrement qui opposa alors les Anglais aux Allemands autour de la machine Enigma s'est vécue sans participation française. À l'issue de la guerre, les Américains, ayant longtemps craint que notre pays ne bascule dans le communisme, se sont en outre fait fort de laisser la France à l'écart des recherches d'algorithmique et de chiffrement. Ce domaine ne s'est donc pas développé dans l'Hexagone, contrairement à d'autres pays comme l'URSS d'alors ; les *hackers* russes bénéficient encore aujourd'hui d'une culture très poussée en la matière, héritée de cette époque. Il est d'ailleurs assez révélateur que les "*computer sciences*" aient été traduites en français par "informatique", terme beaucoup moins exact que son équivalent anglo-saxon, ce dernier ayant le mérite de qualifier le sujet de science.

En second lieu, l'accélération inédite du progrès technique a bouleversé les perceptions intergénérationnelles. Alors qu'au XX^e siècle, trois générations pouvaient encore échanger entre elles sur un usage commun, la télévision par exemple, le XXI^e siècle rompt cette traditionnelle transmission. Les bouleversements technologiques sont si rapides que les différentes générations n'usent plus des mêmes outils, perdant à la fois l'horizon commun et l'espace nécessaire pour le scruter et en discuter ensemble avec recul. Or les sciences humaines ne peuvent prendre leur essor sans cette mise à distance. Trois disciplines restent essentielles : les sciences, la philosophie et l'histoire. Cette dernière, souvent oubliée, est indispensable à la compréhension du monde contemporain. Toutes les grandes personnalités, politiques, artistiques ou autres, se sont toujours appuyées sur leur conscience historique. À travers mon livre, j'ai donc voulu mettre en lumière les racines de la révolution numérique, relier les accidents qui l'ont rendue possible, afin d'en proposer une lecture plus profonde et porteuse de sens. »

« On consent trop souvent à ce que l'on ne comprend pas... »

« L'apprentissage par le "faire", par la pratique, est au cœur de l'enseignement dispensé à l'EPITA. Je compare souvent cela à l'exemple des militaires qui apprenaient à démonter et remonter intégralement un moteur de Jeep. À en comprendre tous les rouages et leurs finalités, leur compréhension de la mécanique était complète et pleine de sens. Or, aujourd'hui, si l'on soulève le capot d'une voiture, d'une part le moteur nous est caché, et d'autre part, une étiquette apposée sur le cache nous indique formellement la suspension de la garantie dans le cas où nous oserions nous aventurer au-delà dans nos explorations. Autrement dit, nous sommes invités à réprimer notre curiosité et à laisser agir les experts. Cela paraît regrettable. Nous vivons dans un monde où nous consentons de plus en plus facilement à ce que nous ne comprenons pas. Il me semble au contraire que nous avons le devoir d'être curieux. C'est en tout cas la proposition de l'EPITA : donner les moyens de la compréhension, grâce à un enseignement théorique doublé d'une mise en pratique.

En recourant à une autre analogie, le parallèle peut également être effectué avec le "*no code*" qui promet la possibilité de développer une application sans écrire la moindre ligne de code. En réalité, le *no code* s'apparente à une boîte de LEGO[®] : il suffit de suivre la notice de construction en utilisant les briques présélectionnées dans ladite boîte pour réaliser exactement le modèle affiché. En comparaison, le code permet de gagner un peu plus en autonomie puisque l'on peut au moins construire le LEGO[®] sans l'aide de la notice. Un cran encore au-delà, le développement logiciel donne les moyens de pouvoir construire autre chose que le seul modèle LEGO[®] proposé dans ladite boîte, en laissant libre cours à l'imagination, quitte à utiliser des briques contenues dans d'autres boîtes. Au sommet de cette pyramide de l'autonomie, le *computer scientist* est capable de fabriquer lui-même les briques qui lui manquent. Il est donc évident que plus la compréhension s'effectue en profondeur, plus l'autonomie sera grande. La souveraineté numérique commence par la maîtrise des sujets. »

Pour en savoir plus : <https://de-memoire-vive-philippe-dewost.epita.fr/>, et le lien d'une récente interview sur BFM.

LE REGARD DE GENS DE CONFIANCE

La confiance transitive

Depuis longtemps nous désirions interroger Philippe Dewost pour cette lettre *Socle* et ce pour trois raisons. Premièrement, pour le sujet de la confiance, thème récurrent dans ses livres et interventions. Deuxièmement, pour le point de vue unique sur l'histoire singulière du numérique à la française, à laquelle il a d'ailleurs largement contribué. Enfin, Philippe se trouve être un membre éminemment sympathique qui nous fait l'honneur de fréquenter assidûment notre site préféré depuis des années !

C'est donc sans surprise que nos visions du numérique, et de son rôle en tant qu'outil dans la société, convergent sur tant de points. Dans un monde hyperconnecté où l'information défile en permanence, il devient de plus en plus difficile de prendre sereinement des décisions (comme répondre à une annonce alléchante ou trouver un artisan de confiance), quand bien même celles-ci s'adosseraient à des algorithmes complexes. D'où l'aspect rassurant qu'offre l'avis d'un tiers, lorsque cette démarche se fait par le biais du processus de confiance transitive qu'évoque Philippe Dewost. De fait, comme il le précise, « nous n'interrogeons pas un consensus, mais une personne qui engage sa responsabilité sur la base de la confiance ».

Dans la dernière partie de l'entretien qu'il nous a accordé, revenant sur son expérience de la plateforme, il met en relief la spécificité de Gens de Confiance, soulignant clairement l'aspect « autoporteur » de notre projet : « *Le parrainage est au cœur du système et permet la croissance par agrégation de grappes, avec des ponts les reliant les uns aux autres* ». Nous en sommes les premiers convaincus : sans un mécanisme autoporteur, nous ne pourrions être aujourd'hui plus d'un million de membres, avec un tel climat de belles rencontres et d'entraide.

Ce constat en induit un second, qui nous amène à une réflexion majeure sur le devenir de nos sociétés : quel que puisse être le degré de sophistication technique offert par un système, la dimension humaine ne peut être occultée, ni négligée. Et si, comme le propose notre invité, les humanités remises à l'honneur redeviennent le terreau d'une alliance ordonnée de la technologie au service de l'homme, et respectueuse de celui-ci ?

Nicolas Davoust
cofondateur de Gens de Confiance

La philosophie de Gens de Confiance

Individualisme exacerbé ? Délitement des structures traditionnelles d'entraide ? Oubli du respect d'autrui, et de la parole donnée ? De fait, les sociétés contemporaines s'interrogent sur leur devenir.

Ce constat a présidé à la naissance, en 2015, de Gens de Confiance, plateforme de petites annonces, basée sur la confiance et la courtoisie, ouverte à tous, sur recommandation. Ses petites annonces en font un laboratoire dans l'espace virtuel complexe qu'est internet. Par cette symbiose entre la technique et l'humain, Gens de Confiance n'a pas la prétention

de changer le monde, mais plus modestement de favoriser la renaissance de la confiance, ce lien subtil qui lie les uns aux autres au sein d'un réseau. Gens de Confiance transpose ainsi, dans l'universalité du monde numérique, l'ancien système de connexions qui existait hier au sein du village. Cette démarche va bien au-delà d'un simple échange de biens et de services. Elle vise à recréer, très concrètement, du « lien social ». Via cette lettre, nous entendons ainsi apporter notre contribution au débat public sur la renaissance de la confiance comme socle des sociétés humaines.